L 3.42
M4
11382

BALENCIAGA

EDITIONS ASSOULINE

BALENCIAGA

DL- 16.02.2000 006531

© Éditions Assouline
26-28, rue Danielle-Casanova, Paris 75002 France
Tél. : 01 42 60 33 84 Fax : 01 42 60 33 85

Dépôt légal : 1er semestre 1997
Tous droits réservés
ISBN : 2 84323 011 X

p.4 : photo Jacques Verroust. © DR.

Photogravure Gravor (Suisse)
Imprimé par Artegrafica (Italie)

Toute reproduction, même partielle,
de cet ouvrage est interdite
sans l'autorisation préalable de l'éditeur.

Achevé d'imprimer : mars 1997.

024952802

74

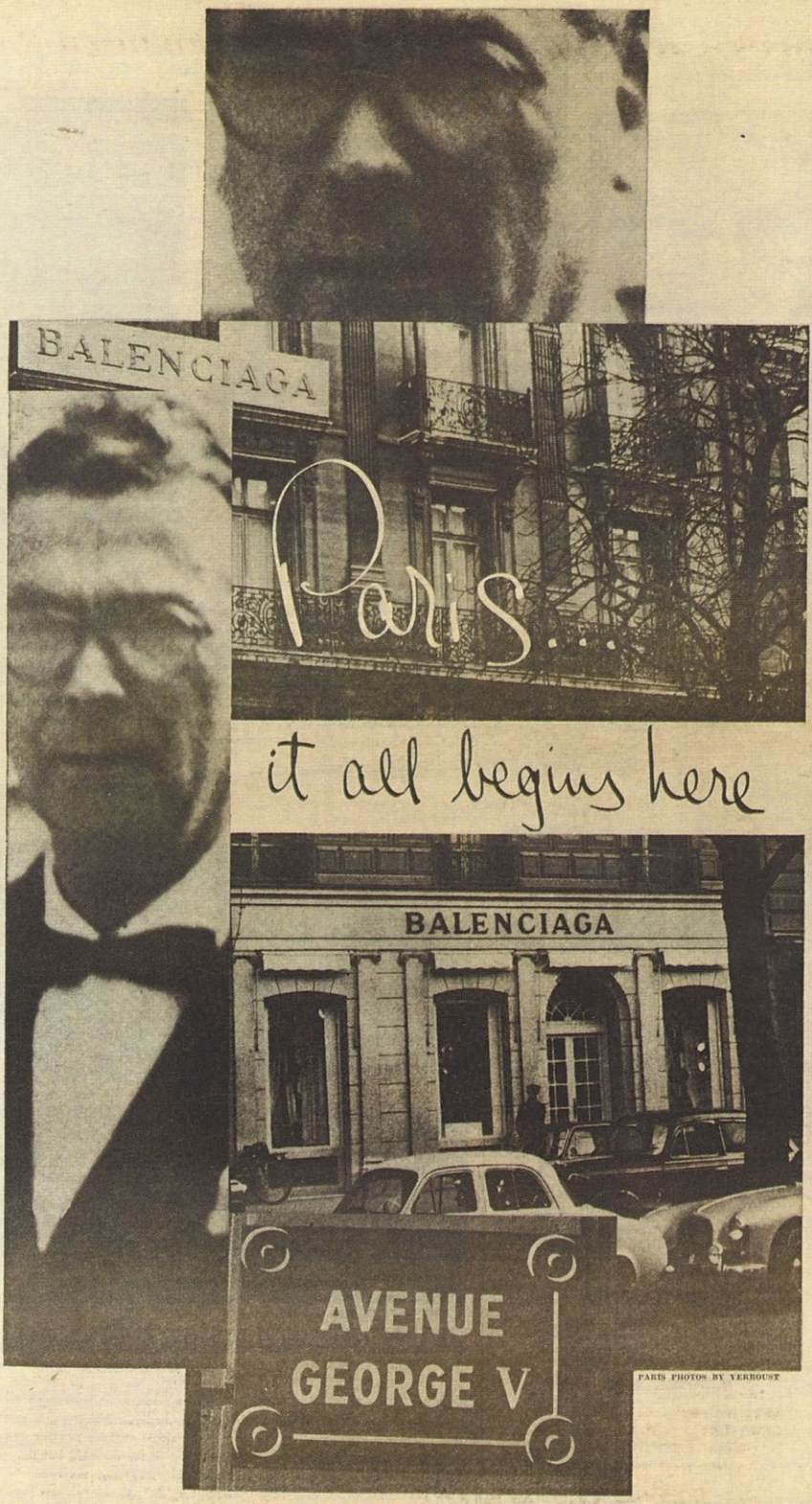
BALENCIAGA

TEXTE DE MARIE-ANDRÉE JOUVE

EDITIONS ASSOULINE

D4
2000 33195 +J





PARIS PHOTOS BY VERROUST

"Une femme n'a pas besoin d'être parfaite
ou même belle pour porter mes robes, la robe le fera pour elle."

Cristobal Balenciaga

Lorsque Poiret quitte la couture dans les années trente, il écrit : "La mode a besoin d'un nouveau maître qui libère la femme comme je l'ai fait, qui lui apporte ce qui lui convient le mieux, et qui poursuive son idéal sans se laisser influencer. Il deviendra célèbre et sera suivi et imité dans l'admiration générale pour les années futures." À qui d'autre qu'à Balenciaga ces lignes prophétiques pourraient-elles mieux s'appliquer ?

Chassé de son Espagne natale par la guerre civile de 1936, Cristobal Balenciaga ferme ses trois maisons de couture et arrive à Paris en 1937. Très rapidement, grâce à de généreux amis de San Sebastián, réfugiés comme lui, il ouvre sa maison de couture avenue George V et présente sa première collection parisienne en août. Immédiatement, son talent et son style, qui font sa réputation depuis déjà vingt ans, s'imposent. "Les acheteurs et la presse se battent comme pour un match de football pour voir la collection du jeune Espagnol qui révolutionne la mode" écrit le *Daily Express* en février 1939. À la même époque, dans une émission consacrée à la couture sur Radio 37, on parle d'une "collection enchanteresse, de robes d'infante, de tournures de robes de style, de tissus surprenants aux tons violents, de noirs et blancs liturgiques pour le soir..." Et le

Courrier de la Mode d'ajouter : "Sous une apparente simplicité, chacune de ses petites robes est un chef-d'œuvre de haute couture. Lorsqu'on les examine avec attention, on découvre la finesse et l'originalité de leur coupe, et l'on conclue que chez Balenciaga pas une seule robe n'est à moins de 6 000 francs." Partout, on parle de son fameux manteau carré, dont la manche est coupée avec l'empiècement et de son alliance du noir et du brun.

Pendant les années de guerre, sa renommée et son succès ne cessent de croître, et cela malgré la fermeture de la maison de couture pendant quelques mois. Menacé de réquisition, il ouvre de nouveau. Les trois maisons d'Espagne, elles, continuent leurs activités : "Les femmes du monde traversent les frontières pour acheter ses créations qui font l'objet d'une contrebande terrible" relate un journal espagnol.
C'est l'époque des somptueuses créations inspirées de la Renaissance espagnole pour Alice Cocéa au théâtre des Ambassadeurs, des confortables tenues d'intérieur doublées – à défaut d'hermine – de lapin blanc pour les appartements sans chauffage... En 1947, Dior fait une entrée triomphale sur la scène internationale de la mode, mais ni l'avènement de son new-look ni le rayonnement de son nom ne réussiront à ternir la popularité et la réputation de Balenciaga, si solidement établies auprès de ses clientes, des acheteurs et de la presse. Il suffit de se souvenir des chroniques élogieuses de Carmel Snow dans *Harper's Bazaar* où elle décrit "cette simplicité si difficile à imiter, et dont le secret de la construction rigoureuse et la maîtrise d'exécution n'a jamais pu être copiée". Christian Dior lui-même vouait une grande admiration à Balenciaga, qu'il aimait à appeler "notre maître à tous". Bettina

Ballard, autre grande chroniqueuse célèbre de la couture, se souvient d'une anecdote qui témoigne de cette sincère estime : "Je me trouvais avec Dior dans une réunion à San Francisco et celui-ci, émerveillé par le tailleur que je portais, me dit : 'Personne d'autre que Balenciaga n'aurait pu le faire aussi parfaite'."
Mais en 1948, à la suite d'un deuil cruel, le maître veut tout arrêter. C'est Christian Dior, en personne, qui vient le supplier de ne pas fermer... Au début des années cinquante, Balenciaga lance le premier tailleur décintré, la robe ballon, la blouse de paysan, la marinière. Suivent la tunique, la robe sac, le tweed décliné sous toutes ses variantes, la dentelle désacralisée et traitée en camisole, en tunique. Il dégage le cou et les poignets pour mettre en valeur les bijoux et le mouvement des mains. La silhouette que crée Balenciaga fait école. Jeu nouveau entre le corps et le vêtement où la souplesse règne en maître sur une base classique jamais démentie tout au long de son œuvre, il conjugue élégance et confort, dans une parfaite harmonie des proportions. Il peut même se permettre par la magie de sa coupe de corriger les imperfections de certaines silhouettes, à la grande admiration de ses clientes. "Le miracle Balenciaga" dira son grand ami Hubert de Givenchy.
Le jour, "un Balenciaga" d'une simplicité classique peut passer inaperçu aux yeux de la foule, mais seul un initié verra la coupe subtile et la qualité des matières qui caractérisent le style Balenciaga. Le soir, en revanche, une robe Balenciaga frappera par son audacieuse originalité et la splendeur des couleurs et des étoffes, rendant la femme aussi inaccessible qu'une œuvre d'art.
"La mode vit par ses idées, les couturiers sont influencés par lui, les femmes du monde les plus riches paient les plus hauts prix, le top de la mode américaine doit le suivre" écrit John Fairchild en 1958 dans le *Women's Wear Daily*. Balenciaga, intrigué par cette fameuse technologie d'outre-Atlantique dont on parle tant, fait le voyage. Mais à

l'issue d'une visite dans une usine de prêt-à-porter du New Jersey, il réalise que ses tailleurs ne pourront jamais être confectionnés sur des machines. Il a souvent été dit que Balenciaga aurait pu développer une affaire aussi importante que celle de Dior, mais, soucieux de son image, il préférera renoncer et maintenir sa réputation de couturier de grand luxe et d'élégance. Farouchement indépendant, il est propriétaire de ses parfums et, pour ne pas avoir à subir de contraintes, refuse d'intégrer la Chambre syndicale de la haute couture. Grâce à une clientèle privée extrêmement aisée et des prix élevés, la maison Balenciaga est la seule à pouvoir se permettre de refuser des commandes et réussit à atteindre des chiffres d'affaires tout aussi importants que les autres maisons de couture, avec un personnel moindre.

Ses plus proches collaborateurs se souviennent d'un homme infatigable qui pouvait assurer jusqu'à cent vingt essayages par jour, tout en veillant jusqu'au moindre détail de ses collections, et réaliser entièrement une robe ou un chapeau de ses propres mains. "Des mains d'une agilité extraordinaire" raconte un couturier de ses amis qui avait assisté à un essayage dans un studio de Madrid : "Le maître, comme un chirurgien, opérait au milieu de ses assistants dans un silence absolu, maniant ciseaux et épingles avec une sûreté fascinante, transformant la toile en un vêtement d'une élégance et d'un équilibre merveilleux". D'une grande exigence, il fait défaire et refaire plusieurs fois certains modèles jusqu'à la perfection, et n'hésite pas lui-même à passer des heures sur la coupe et le montage d'une manche pour atteindre l'aisance recherchée, ou un col pour en rendre les coutures invisibles. Il vérifie lui-même les modèles destinés aux acheteurs, quitte à retarder les

envois, au grand désespoir de ses vendeuses. Sur les tables des ateliers, on trouve souvent le matin de petites notes rédigées en espagnol par monsieur Balenciaga : des réflexions ou changements d'idées survenus pendant la nuit pour certains modèles. "Ses choix et décisions avaient une influence énorme sur le marché économique de la mode" raconte son fidèle collaborateur F. Martinez.

Possédant un goût infaillible pour le choix des tissus, dont certains sont créés tout spécialement pour lui, Balenciaga suscite l'admiration de ses fournisseurs. Il aime les matières fortes, le poids des tissus, les matériaux nouveaux, les reliefs qui accrochent la lumière, la transparence de la dentelle jouant avec la variété des fonds, les broderies somptueuses, souvent d'inspiration hispanique. Il harmonisait lui-même ses couleurs à partir d'échantillons minuscules parfois avec deux fils ramassés sur le sol de son studio comme en témoigne son secrétaire. Dans les années soixante, sa technique est irréprochable, on admire la sobriété et la pureté des formes, les modèles ne changent que par touches subtiles et par la variété et la richesse des matières ; on remarque sa parfaite maîtrise du biais dans ses ensembles de lin ou de crêpe. La presse américaine est intarissable d'éloges sur son génie, parle du triomphe de la coupe, de la grande élégance de ses collections où tout est luxe et beauté. Son influence sur la mode est alors à son apogée. Ce grand amateur d'antiquités ne vit réellement que pour son métier. Entièrement dévoué à son art, on ne le voit que très rarement pendant les collections. Anxieux, il se dissimule derrière un rideau pour en surveiller le déroulement, et ses collaborateurs fidèles et profondément attachés le surprennent parfois, après le passage d'une collection, anéanti de fatigue et d'angoisse, en train